CRITIQUE, concert. NANTES, Cité des Congrès, le 8 octobre 2023. F. MENDELSSOHN, BEETHOVEN / SCHUMANN. Orchestre National des Pays de la Loire / Marie-Ange Nguci (piano), David Reiland (direction).

Au sein de la très riche et éclectique saison 2023/2024 de l'**Orchestre des Pays de la Loire** (ONPL) – dont son directeur général Guillaume Lamas nous avait explicité les lignes de force en interview -, c'est déjà le deuxième concert symphonique que la **Cité des congrès de Nantes** accueille (avant le Palais des congrès d'Angers le lendemain) – avec comme têtes d'affiche la pianiste albanaise (installée en France en 2011) **Marie-Ange Nguci** et le chef belge **David Reiland**, dans un programme entièrement dédié à la musique symphonique allemande du XIXe siècle (Fanny Mendelssohn, Beethoven, Schumann).



Précisons d'emblée que c'est la phalange "angevine" de l'ONPL que David Reiland dirige ici, la phalange "nantaise" étant de son côté dans la fosse du tout proche Théâtre Graslin pour la "Générale" de *Béatrice et Bénédict* de Berlioz, car l'**Orchestre National des Pays de la Loire** ayant ceci de particulier qu'il se divise en fait en deux orchestres, l'un basé à Nantes et l'autre à Angers, et que les deux se réunissent quand l'effectif que nécessitent certaines oeuvres le demande…

Comme tour de chauffe, c'est un ouvrage de la trop rare **Fanny Mendelssohn**, longtemps restée dans l'ombre de son illustre frère, qui est mis à l'honneur, avec son *Ouverture en do*, dans laquelle on prend plaisir à entendre un vrai talent pour l'orchestration, tour à tour délicate et puissante. Puis, c'est au tour de la jeune et talentueuse pianiste **Marie-Ange Nguci,** qui a fait ses armes auprès de Nicholas Angelich dès l'âge de 13 ans au CNSMD de Paris, de se produire dans l'un des monuments de la littérature pianistique : le *3ème Concerto pour piano* de **Ludwig van Beethoven**. Même si certains passages

ne sont pas sans conflit ni puissance, la pianiste privilégie cependant la lisibilité, l'équilibre et prend ainsi son temps. La musique se profile avec stabilité et naturel, les lignes sont esquissées avec finesse et élégance, tandis que le moelleux du toucher ainsi que la qualité du *legato* de l'albanaise terminent de valoriser l'œuvre. Quant à **David Reiland**, qui dirigeait pas plus tard que la veille (!) son Orchestre National de Metz Grand Est (ONMGE) dans un opéra de Puccini à l'Opéra-Théâtre de Metz, il assure un accompagnement parfaitement réalisé, ordonné et impeccablement dynamique.

Mais c'est en seconde partie de soirée, qui donne à entendre la *Deuxième Symphonie* (1846) de **Robert Schumann,** que l'on est mieux à même de juger à la fois de la bonne santé de l'ONPL et des qualités du chef belge. Car cette œuvre est difficile à tout point de vue, composée en pleine détresse psychologique du compositeur allemand, qui lui a cependant permis de marquer une victoire temporaire sur la maladie – qui allait finalement l'emporter quelques années plus tard.

Elle débute par une longue, majestueuse et solennelle introduction cuivrée quasi religieuse. Dans ce premier mouvement *Allegro,* Reiland maintient une dynamique soutenue et tendue, ponctuée par des timbales quelque peu envahissantes. Puis on savoure la précision de la mise en place dans le dialogue serré entre vents et cordes d'un *Scherzo* ici particulièrement haletant, et notamment incisif dans les attaques de cordes. Admirablement romantique, l'*Adagio* fait valoir la beauté et le legato des cordes, comme l'excellence de la petite harmonie (hautbois, clarinettes, flûtes) dans un moment empli de mélancolie et de sérénité conquise de haute lutte… et qui trouve son majestueux aboutissement dans l'allégresse d'un *Finale* dans lequel la phalange ligérienne brille de mille feux !

CRITIQUE, concert. NANTES, Cité des Congrès, le 8 octobre 2023. F. MENDELSSOHN, BEETHOVEN / SCHUMANN. Orchestre National des Pays de la Loire / Marie-Ange Nguci (piano), David Reiland (direction). Photo © Emmanuel Andrieu

VIDEO : Marie-Ange Nguci interprète la *Rhapsodie sur un thème de Paganini* de Rachmaninov à la Philharmonie de Paris

---

CRITIQUE, opéra. MARSEILLE, Opéra municipal, le 10 octobre 2023. MEYERBEER : L'Africaine. K. Deshayes, F. Laconi, J. Boutillier, H. Carpentier… C. Roubaud / N. Abbassi.

*Alors que l'on avait quitté, en juin dernier, l'**Opéra de Marseille** avec le chef d'oeuvre de **Giacomo Meyerbeer** que sont* Les Huguenots, *c'est avec l'ultime ouvrage lyrique du maître allemand que Maurice Xiberras a souhaité inaugurer sa saison 23/24 (sur laquelle il nous a fait de nombreuses confidences en interview) :* "**L'Africaine**" *(1865).*



Commençons par le principal point négatif de la soirée, les nombreuses coupures effectuées par **Roberto Rizzi-Brignoli** (tout ça pour, au final, jeter l'éponge et tendre la baguette à son collègue égyptien **Nader Abbassi…**), réduisant une partition d'une durée de plus de 4h de musique… à moins de 3h ici – ce qui ne rend pas justice à ses nombreux mérites, en gommant une bonne partie de ses aspects novateurs (même si, soyons francs, l'ouvrage ne se hisse pas au même niveau de splendeur que *Les Huguenots* ou *Le Prophète*…). Cette grosse heure manquante, en plus de déséquilibrer l'œuvre, retire beaucoup de son intérêt à l'entreprise de réhabilitation d'une partition aussi rare que mal aimée. Et si les coupures sont ici trop nombreuses pour les nommer toutes, citons par exemple celles pratiquées dans le long *Prélude* orchestral du III, ou encore, au V, le second air d'Inès et la dernière intervention

de Vasco de Gama.

Et puis comment ne pas regretter aussi le côté “spartiate” de cette production confiée à **Charles Roubaud**, qui souffre du même “mal” que *Les Huguenots* réglés par Louis Désiré *in loco* en juin dernier, c’est à dire un manque de faste qu’appelle pourtant tout ouvrage se référant au style “Grand Opéra français”, genre auquel se rattache les trois ouvrages meyerbeeriens précités, et dont *L’Africaine* est l’un des fleurons. Certes, de magnifiques images vidéos (signées par **Camille Lebourges**) sont ici offertes à la rétine des spectateurs (en se substituant à l’indigente scénographie d’**Emmanuelle Favre…**), et la scène de l’orage qui clôt le troisième acte ou la dernière image du spectacle – avec ses corolles de fleurs qui s’agrandissent pour emplir tout l’espace de l’écran géant placé en fond de scène – font certes leur petit effet. Mais le bât blesse également dans la direction d’acteurs effectuée ici *a minima* par Charles Roubaud, qui s’est visiblement peu intéressé à la psychologie, aussi fruste soit-elle, des divers protagonistes. Ils restent ici des marionnettes aux réactions prévisibles, mais non motivées par un travail en profondeur sur leur comportement.

Par bonheur, hors un emploi (**Cyril Rovery,** Grand-Prêtre de Brahma à la ligne de chant chaotique et aux aigus pénibles, violemment sanctionné par des huées au moment des saluts), la distribution réunie sur le Vieux-Port soulève l’enthousiasme. Après avoir illuminé le rôle de Valentine ici-même en juin, **Karine Deshayes** (qui nous a accordé une interview à l’occasion de cette prise de rôle) prouve à nouveau – avec le rôle de Sélika – qu’elle n’a pas de rivale aujourd’hui dans ce répertoire lié à jamais à Cornélie Falcon (bien que décédée à la création de ce dernier *opus* meyerbeerien), possédant les mêmes atouts que son illustre consoeur, à commencer par un phénoménal ambitus vocal, d’un grave sonore à un extrême aigu puissamment projeté et longuement tenu – venant ainsi sans le

moindre encombre à bout d'un des rôles parmi les plus redoutables du répertoire. Sa cavatine du II, "*Sur mes genoux*", est emplie de sensualité, d'abandon langoureux, avec des accents voluptueux, tandis que son air final "*Je vois la mer immense*", scène à mi-chemin entre les adieux de Didon et la mort de Mélisande, lui permet de révéler son tempérament dramatique hors-normes, qui mérite que l'on parle de "La" Deshayes… comme on disait "La" Caballé !

Face à elle, **Florian Laconi** ne démérite absolument pas, le rôle de Vasco de Gama s'avérant idéal pour mettre en valeur les qualités vocales actuelles du ténor messin : l'éclat et même la flamboyance d'un timbre pourtant par essence peu flatteur, la longueur du souffle, l'élargissement de l'émission dans l'aigu sont autant d'atouts que le chanteur use avec adresse pour peindre le caractère finalement aussi égoïste que méprisable du héros portugais, qui fait ici passer la recherche de la gloire bien avant la fidélité à la parole donnée.



Autre bonne surprise, la soprano **Hélène Carpentier** – dont l'ardente Electre dans *Idoménée* de Campra à Lille il y a deux ans nous avait impressionnés – campe une parfaite Inès, avec son timbre lumineux et pur, qui traduit idéalement le caractère virginal de l'héroïne. Quel crève-coeur, dés lors, qu'on lui ait supprimé son second air au début du V, "*Fleurs nouvelles, arbres nouveaux*" ! Autre bonheur de la soirée, le Nélusko de **Jérôme Boutillier** qui possède l'exacte vocalité de son personnage, écrit sur mesure pour le célèbre baryton Jean-Baptiste Faure, interprète verdien par excellence – et l'on sait quel exceptionnel Posa a été Jérôme Boutillier, sur cette même scène, la saison dernière. Son magnifique phrasé rend justice, notamment dans son morceau de bravoure "*Adamastor, roi des ondes profondes*", à un rôle encore inscrit aux règles du premier romantisme. Enfin, les nombreux *comprimari* (hors donc Rovery) remplissent tous dignement leur tâche, ainsi de **Patrick Bolleire** en Don Pedro, **Christophe Berry** en Don Alvaro

ou encore **François Lis** en Don Diego, et avec une mention spéciale pour la basse **Jean-Vincent Blot** qui campe un impressionnant Grand Inquisiteur.

En fosse, le chef égyptien **Nader Abbassi,** malgré des *tempi* parfois un peu lents, dirige avec beaucoup de scrupule la partition de Meyerbeer, mais aussi parfois une vraie richesse de nuances (comme dans l'envoûtant *Prélude* du III), tandis que les chanteurs sont efficacement soutenus. De leur côté, les **Chœurs de l'Opéra de Marseille** – préparés ici par **Christophe Talmont** (suite au départ d'Emmanuel Trenque pour La Monnaie de Bruxelles) – trébuchent parfois sur les nombreux ensembles qui leur sont dévolus, mais dans lesquels, il faut bien avouer, le compositeur accumule les difficultés techniques, autant que les attaques à découvert.

Bien que clairsemé, en cette soirée de dernière, le public ne fait pas moins un triomphe aux artistes au moment des saluts, **Karine Deshayes** recevant notamment un surcroît de vivats mérités pour son incandescente Sélika !

CRITIQUE, opéra. MARSEILLE, Opéra municipal, le 10 octobre 2023. MEYERBEER : L'Africaine. K. Deshayes, F. Laconi, J. Boutillier, H. Carpentier… C. Roubaud / N. Abbassi. Photos © Christian Dresse

VIDEO : Trailer de « L'Africaine » de Giacomo Meyebeer à l'Opéra de Marseille

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 9 octobre 2023. ROSSINI : La Cenerentola. Thomas Hengelbrock / Damiano Michieletto

Parmi les événements lyriques du début de saison, la nouvelle production de ***La Cenerentola*** (1817) de **Gioachino Rossini** permet de retrouver au **Théâtre des Champs-Elysées** le metteur en scène italien **Damiano Michieletto**, après son controversé *Jules César* de Haendel, donné ici-même l'an passé. La sobriété est de mise au début du spectacle, où la transposition contemporaine s'épanouit dans le quotidien d'une cafétéria aussi triste que blafarde, mettant en valeur les costumes de mauvais goût des deux soeurs de Cendrillon. Michieletto joue à plein la carte de l'opposition sociale entre riches décérébrés et égoïstes d'un côté, face à la générosité du Prince et de sa future promise, de l'autre. Pour autant, la farce met un peu de temps à décoller, tant les caricatures tournent à vide, à force des répétitions des mêmes idées. Il faut attendre l'invitation au bal pour que le spectacle décolle enfin, avec la mise en avant du personnage d'Alidoro, grimé en une sorte d'envoyé divin : on comprend dès lors pourquoi il était littéralement descendu du ciel, en début de spectacle. Cette idée savoureuse permet de réintroduire une forme de magie, là

où l'adaptation du conte par les librettistes de Rossini l'en avait privé, à l'instar de la fée absente de l'opéra. Tout du long, Alidoro manipule les uns et les autres pour donner davantage de cohérence à l'action, tout en naviguant entre touches humoristiques et délicatesse poétique. Avec ce personnage, on pense parfois à une idée semblable développée par Stefan Herheim à Lyon, introduisant un double de Rossini comme une sorte de Monsieur Loyal (voir le compte-rendu de cette production, en 2017). Finalement très fidèle au livret, le travail de Michieletto s'accompagne d'une virtuosité visuelle toujours aussi inventive, de l'exploration surprenante de la scénographie dans les hauteurs aux éclairages variés (revisitant ainsi le même plateau au I et au III pour leur donner deux atmosphères complètement différentes).



La production est accueillie par des applaudissements

enthousiastes, même si quelques huées viennent gâcher la fête au moment des saluts, ici ou là. L'exécution musicale fait davantage l'unanimité, tant il est vrai qu'on trouve en **Thomas Hengelbrock** un interprète de grande classe, tirant Rossini vers une élégance toute mozartienne, à force d'allègement des textures. L'exploration des détails de la partition permet de se délecter des sonorités sur instruments d'époque, malgré quelques verdeurs aux bois, en un sens des nuances et de la respiration toujours éminemment théâtrales dans les parties apaisées – en contraste avec les verticalités plus enflammées. Ce travail d'orfèvre est toujours très respectueux du plateau (y compris le superlatif **Choeur Balthasar Neumann**), qui n'a jamais à forcer la voix pour affronter la fosse.

On retrouve en **Marina Viotti** une Angelina de haute volée, à force de phrasés souples et harmonieux, sans parler de son intelligence au service du texte, toujours aussi stimulante. Si la chanteuse franco-suisse se saisit de toutes les difficultés techniques, elle peine toutefois à convaincre dans son premier air, faute d'un timbre plus harmonieux, au léger *vibrato*. On aimerait aussi l'entendre dans des rôles plus ardents, à même de faire valoir ses qualités théâtrales, comme celui que lui avait confié le Théâtre des Champs-Elysées en 2015, dans La Périchole d'Offenbach). A ses côtés, **Levy Sekgapane** (Don Ramiro) ravit par sa fraicheur de timbre, d'une jeunesse rayonnante et parfaitement en phase avec le rôle. Même si on note une timidité plus prononcée dans les dialogues, notamment des piani un peu pâle, le ténor sud-africain ravit par son brillant et son articulation, lorsque l'émission est en pleine voix. On aime aussi le Dandini d'**Edward Nelson**, à la technique sans faille sur toute la tessiture, sans parler de sa projection aisée. Les quelques raideurs dans l'interprétation devraient rapidement disparaitre, tant le rôle semble lui convenir comme un gant. Belle idée, aussi, de confier le rôle d'Alidoro au sonore **Alexandros Stavrakakis**, qui se régale de son rôle de maître de cérémonie avec un plaisir gourmand, imposant sa voix profonde

et pénétrante à toute l'assistance. Les rôles comiques trouvent en **Peter Kálmán** (Don Magnifico) un interprète tout aussi truculent, aux graves mordants, bien épaulé par ses comparses délicieusement vénéneuses, **Alice Rossi** (Clorinda) et **Justyna Ołów** (Tisbe).

CRITIQUE, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Elysées, le 9 octobre 2023. ROSSINI : La Cenerentola. Marina Viotti (Angelina), Levy Sekgapane (Don Ramiro), Edward Nelson (Dandini), Peter Kálmán (Don Magnifico), Alice Rossi (Clorinda), Justyna Ołów (Tisbe), Alexandros Stavrakakis (Alidoro), Orchestre et Chœur Balthasar Neumann, Thomas Hengelbrock (direction musicale) / Damiano Michieletto (mise en scène). A l'affiche du Théâtre des Champs-Elysées à Paris, jusqu'au 19 octobre 2023. Photos (c) Vincent Pontet

VIDEO : Teaser / Répétitions sur scène de « La Cenerentola » selon Michieletto au TCE

CRITIQUE, danse. METZ : Cité de la Musique / Grande salle de l'Arsenal, le 6 octobre

2023. EMANUEL GAT : “Träume”, d’après des textes et musiques de Richard Wagner et Mathilde Wesendonck.

La dernière pièce du chorégraphe israélien **Emanuel Gat**, “*Träume*”, a été l’un des événements majeurs du dernier Festival de Pâques de Salzbourg, car c’est la première fois que la danse était invitée au plus prestigieux des festivals de musique classique et d’art lyrique au monde. Et c’est donc une première française que la **Cité de la musique de Metz** (dont nous avons annoncé récemment la pléthorique saison dans ces colonnes) propose à son public, puisque le célèbre chorégraphe est désormais **en résidence** *in loco*, après avoir été “*artiste associé*” du Festival Montpellier Danse en 2013, puis en résidence de 2016 à 2018 dans cette même ville.



Bizarrement (ou pas…), ce sont surtout des chorégraphes israéliens (Saar Magal et son *Hacking Wagner* en 2012 à Munich) qui ont rapproché l'univers de la danse et la musique de l'antisémite notoire qu'était **Richard Wagner** – précisément ou à cause des écrits ouvertement antisémites de ce dernier. C'est ainsi que Gat a imaginé cette pièce d'une heure intitulée "*Träume*" ("*Rêve*") à partir – et en utilisant – des textes et des musiques de l'Echanson de Bayreuth (mais aussi de sa muse Mathilde Wesendonck, à qui est justement dédiée le Lied "*Träume*", dernier des cinq Lieder composant les fameux *Wesendonck Lieder*). La pièce est ici défendue par sa compagnie **Rock Riding School**, composée de treize danseurs et danseuses, et la **Grande salle de l'Arsenal** – conçue tout en bois clair par Riccardo Bofill – se transforme en véritable cathédrale d'art, grâce aux lumières réglées par Gat lui-même, tandis que sa compagnie n'investit pas seulement le plateau mais également les coursives arrières et latérales de l'immense vaisseau en bois.

Quand les spectateurs entrent dans la salle, un danseur est déjà affalé dans un grand canapé rouge, vêtu d'une robe "baroque" de la même couleur. Puis les lumières s'éteignent, et un autre danseur, vêtu d'une sorte de tutu blanc, fait son apparition derrière les piliers de bois tout en haut derrière la scène, ce dernier se mettant à énumérer des sentences extraites de "*L'Art et la Révolution*", livre majeur que Wagner publia à l'orée des années 1848/49, en opposition au gouvernement provisoire de Dresde. Et puis le séraphin blanc commence à descendre les marches depuis l'arrière-scène, sue lesquelles il est rejoint par une douzaine d'autres messagers célestes (tout de blanc vêtus aussi), et tous investissent alors l'espace entier du plateau.

Puis la musique surgit, celle des *Wesendonck Lieder* précités, qu'Emanuel Gat interprète plus qu'il ne les illustre ici : la danse ressemble à un flux associatif, d'où émerge des sculptures en mouvement, des frises corporelles ordonnées en diagonale ou des groupes d'expressions chorales. En général, le moment expressif constitue le socle sur lequel ces "rêves" s'épanouissent, telles des plantes aquatiques enlacées. Puis les treize artistes enlèvent leurs costumes blancs, dans une seconde partie, disparaissent et reviennent vêtus de robes de taffetas froissées. Entre les pauses, quand la voix de Julia Varady s'éteint (puisque c'est l'enregistrement discographique des *Wesendonck Lieder* retenu ici), les crinolines et longues traînes qu'ils arborent crissent et bruissent.

Puis, la plupart des danseurs s'assoient sur le canapé rouge pour assister au geste chorégraphique de deux, trois ou quatre danseurs, que l'on voit s'étreindre, de plus en plus ardemment, comme si une tempête émotionnelle s'emparait d'eux. Tel un ouragan, la musique entraîne le groupe de danseurs dans une spirale, puis les ramène vers les marches des escaliers. Il ne reste alors plus que deux corps dansants, au centre du plateau, modelés par une lumière tamisée… jusqu'à ce que le double organisme disparaisse dans l'obscurité. C'est tout

simplement Superbe !

_____

CRITIQUE, danse. METZ : Cité de la Musique / Grande salle de l'Arsenal, le 6 octobre 2023. EMANUEL GAT : "Träume", d'après des textes et musiques de Richard Wagner et Mathilde Wesendonck. Photo © Emmanuel Andrieu

VIDEO : Extraits de "Träume" d'Emanuel Gat (Salzbourg, avril 2023)

CRITIQUE opéra. MASSY, Opéra. Le 6 octobre 2023. Soirée spéciale des 30 ans. Armando Noguera, Gabrielle Philiponet, Eleonore Pancrazi… Dominique Rouits / Orchestre de l'Opéra de Massy

Le spectacle lyrique a pleinement trouvé sa place et les conditions de son essor à

l’Opéra de Massy. C’est naturellement le sentiment qui s’empare de tous les spectateurs à l’issue de cette soirée anniversaire, célébrant les 30 ans de l’institution, à plusieurs titres exemplaires.



Au moins sur deux points : artistique car ici dans le sud de Paris, au nord de l’Essonne, l’éclectisme et l’excellence de chaque saison suscitent l’admiration (ainsi, entre autres, la prochaine nouvelle production à venir, incontournable dans l’agenda francilien : Dialogues des Carmélites de Poulenc, les 10 et 12 nov, nouvelle production lançant la nouvelle saison lyrique) ; c’est aussi sur le plan sociétal et populaire, une réalisation plus que convaincante, revitalisant tout un quartier que l’on pensait « perdu » et enclavé, grâce à l’émergence réussi d’un pôle culturel dont la prochaine étape, allant grandissant, sera l’inauguration du Centre Beaubourg derrière le théâtre lui-même. Voilà qui augure un rayonnement magistral au sud de l’Île de France, renforcé aussi par la prochaine station « Massy-opéra » qui rendra d’autant plus accessible la scène lyrique et musicale pour tous les franciliens et tous les visiteurs de toute provenance…

Ce soir, les élus sont présents (à l’échelle de l’Etat, de la Région et aussi de la Municipalité, tous réunis autour du directeur général **Philippe Bellot**). Car l’Opéra de Massy est le fruit d’une chaîne de décideurs dont les différents profils ont su jouer la carte de la complémentarité ; ils ont maintenu

coûte que coûte la continuité du projet, menant à son inauguration en… octobre 1993. Bel exemple de concertation et d'entente politiques. Une exposition d'affiches et de témoignages rend compte des 3 décennies passées. En fond de scène, des images d'archives évoquent quelques grands moments opératiques d'une histoire déjà riche en saisons plurielles et en grands moments vécus par le public.

La greffe a pris et Massy contre toute attente, malgré la concurrence fournie des théâtres d'opéras dans Paris intra-muros, a trouvé et fidélisé ses publics. Devant une salle comble, la soirée enchaîne les pièces maîtresses du répertoire, … des extraits qui ont enchanté les spectateurs massicois et qui depuis sont restés dans la mémoire collective.

Sur scène, l'Orchestre de l'Opéra à son grand complet est dirigé par **Dominique Rouits**, chef attitré (et fondateur) de l'Orchestre de l'Opéra de Massy, qui soigne l'éclat, la transparence, l'intensité dramatique de chaque air. Après une pétillante ouverture qui porte la signature du génial Rossini (Semiramide), servi par une somptueuse acoustique, chaque séquence lyrique transporte ; c'est une fête certes, – le plaisir se lit sur le visage des 4 chanteurs invités ; mais la soirée révèle aussi des tempéraments dramatiques qui malgré la découpe en extraits, savent s'immerger et exprimer la profondeur du drame concerné. Dans la joie et la facétie, un rien provocante (**Eleonore Pancrazi** dans La Cenerentola de Rossini) ou l'extase amoureuse, cet enivrement des sens qui diffuse jusque dans l'orchestre (duo Mimi / Rodolfo de La Bohème de Puccini par **Gabrielle Philiponet** et **Jean-François Marras**).

La seconde partie gagne une intensité décuplée grâce à une sélection qui tout en évoquant les productions déjà vues et applaudies in loco, convoque certains airs parmi les plus intenses de l'opéra romantique français.

Saluons le duo de Cendrillon et du Prince, page subtile et sensuelle d'un ouvrage méconnu (Cendrillon de Massenet, avec **Eleonore Pancrazi** et **Gabrielle Simmonet**), et surtout le duo final, hautement spirituel et tragique de Thaïs de Massenet, où dans les rôles respectifs du moine Athanael et de l'ex courtisane à Alexandrie, **Armando Noguera** et la même **Gabrielle Philiponet**, éblouissent en intensité et en justesse. Défendu par d'aussi solides interprètes, le duo fait surgir le grand frisson dans la salle massicoise. Le baryton nous avait régalé précédemment dans deux scènes rares ; exigeant du chanteur, un vrai travail d'acteur (l'air de Ford de Falstaff de Verdi qui exprime une jalousie dévorante et rentrée ; et aussi le superbe « Avant de quitter ces lieux » de Valentin dans le Faust de Gounod).

Orchestre aux teintes et accents luxueux, chanteurs plus qu'investis… Que demander de plus ? Bon anniversaire à l'Opéra de Massy ! Cette soirée incarne le souci de qualité, transmet l'émotion en partage ; elle exprime aussi cet esprit de famille, élément incontournable pour la continuité de l'aventure. De toute évidence, dans la perspective du futur grand pôle culturel, l'Opéra de Massy est promis à de somptueuses prochaines réalisations. A suivre désormais.



CRITIQUE opéra. MASSY, Opéra. Le 6 octobre 2023. Soirée spéciale des 30 ans. Direction et commentaires : **Dominique Rouits**/ **Orchestre de l'Opéra de Massy**. Avec

Soprano : Gabrielle Philiponet
Mezzo-Soprano : Eleonore Pancrazi
Ténor : Jean-François Marras
Baryton : Armando Noguera

Photo : © Classiquenews 2023

Prochain événement à l'Opéra de MASSY : Dialogues des Carmélites de Francis Poulenc, très prometteur lancement de la nouvelle saison lyrique 2023 – 2024 : **les 10 et 12 nov 2023**.

LIRE aussi notre présentation de la nouvelle saison de l'Opéra de Massy :
https://www.classiquenews.com/opera-de-massy-nouvelle-saison-2023-2024/

La saison des 30 ans ! Inauguré le 9 oct 1993 par Teresa Bergenza, **l'Opéra de Massy** souffle lors de sa nouvelle saison 2023 / 2024, ses déja… 30 ANS ! Pour ouvrir un nouveau cycle festif et très prometteur, l'Orchestre de l'Opéra de Massy joue un premier concert des grandes pages lyriques ayant marqué l'histoire du Théâtre depuis sa création (**Gala des 30 ans, 6 et 7 oct 2023**).

LIRE nos articles **dédiés à l'Opéra de MASSY**, dont **notre entretien avec Xavier ADENOT**, directeur de la production, à propos de la nouvelle saison 2023 – 2024 de l'Opéra de Massy – spéciale 30 ans :

https://www.classiquenews.com/?s=massy

VIDÉO :
VOIR le FILM SOUVENIR / Documentaire – **Les 30 ans de l'Opéra de MASSY :**
Entretien avec Dominique Rouits, directeur de l'Orchestre de

l’Opéra de Massy

https://www.youtube.com/watch?v=VNrHQtQJ7zE

CRITIQUE, opéra. METZ, Opéra-Théâtre, le 7 octobre 2023. PUCCINI : La Bohème. T. Takala, A. Lagha, P. Madoeuf, J. Martin-Royo… Paul-Emile Fourny / David Reiland.

Comme l’on pouvait s’y attendre, c’est une mise en scène à la fois classique et de bon goût de ***La Bohème*** de **Giacomo Puccini** que **Paul-Emile Fourny** a imaginée pour son fief de l’**Opéra-Théâtre de Metz**. Cela est dû, en grande partie aux très jolis décors de **Valentina Bressan**, dans un style industriel, avec de grandes vitres de type ateliers. L’ombre du moulin-rouge plane sans cesse, ses ailes tournoyant discrètement à l’arrière-plan des quatre actes. De même, les artistes féminines du **Choeur de l’Opéra-Théâtre de Metz Eurométropole**, qu’il faudra saluer pour leur entrain autant que leur cohésion, car ici habillées comme des danseuses de cancan, n’hésitant pas à soulever leurs jupons dans les derniers accords de l’acte II du Café Momus. C’est un spectacle qui se veut une ode à la jeunesse et à l’énergie vitale – quand bien même contrariées par les dures réalités de la vie !



La jeune soprano finlandaise **Tuuli Takala** n'a pas besoin de tousser à qui mieux mieux – ce qu'elle ne fait d'ailleurs à aucun moment ! – pour se montrer émouvante en Mimi. Son entrée en scène ressemble à celle d'une écolière sage et bien élevée, et sa mort est l'extinction timide d'une jeune fille fragile. Côté voix, son timbre pudique mais soutenu, d'une étoffe soyeuse, appuyé sur un souffle égal et malléable, épouse les exigences du chant puccinien. Las, son Rodolfo – le ténor franco-marocain **Amadi Lagha** – tranche radicalement avec une voix dont la robustesse et la puissance semblent sans limite, déparaillant le couple. Ce Calaf et Radamès d'exception se fourvoie dans un rôle qui appelle autrement plus de nuances et de délicatesse, et ses "*Mimi*" finaux percent plus les tympans qu'ils ne déchirent l'âme.
En grande forme, le baryton catalan J**oan Martin-Royo** est un Marcello lyrique, puissant, et surtout soucieux de faire vivre un personnage complexe. De son côté, la pétulante soprano lyonnaise **Perrine Madoeuf** joue Musetta avec beaucoup de chien, mais son éclat n'est pas seulement scénique, sa voix fraîche

possédant toute la souplesse et tout le brillant requis par sa partie. Le bondissant baryton slovaque **Csaba Koltar** s'avère parfaitement distribué en Schaunard, ce qui est le cas aussi du Colline de la basse franco-biélorusse **Alexey Birkus**, dont le "*Vecchia zimarra*" est particulièrement applaudi. Enfin, le Chœur d'enfants et le chœur maison déploient toutes les vitamines requises dans leurs quelques apparitions à l'acte II.

En fosse, le directeur musical de l'**Orchestre National de Metz Grand Est**, le chef belge **David Reiland**, tient sa phalange (et son plateau) avec un dynamisme qui force l'admiration. Avec autant de précision que de rigueur, il veille à l'architecture générale de l'ouvrage, tout en respectant la couleur sonore particulière de chacun des actes.

CRITIQUE, opéra. METZ, Opéra-Théâtre (du 1er au 7 octobre 2023). PUCCINI : La Bohème. T. Takala, A. Lagha, P. Madoeuf, J. Martin-Royo… Paul-Emile Fourny / David Reiland. Photos © Luc Bertau.

VIDEO : Trailer de « La Bohème » de Puccini selon Paul-Emile Fourny à l'Opéra-Théâtre de Metz

CRITIQUE, opéra. RENNES, opéra (du 1er au 8 octobre 2023). MONTEVERDI : L'Incoronazione di Poppea. C. Trottmann, R. Chenez, V. Bunel, P. A. Bénos-Djian… Ted Huffman / Damien Guillon.

C'est avec l'un des principaux succès de la mouture 2022 du Festival d'Aix-en-Provence que s'ouvre la saison 23/24 de l'O**péra de Rennes**, une production du ***Couronnement de Poppée*** de **Claudio Monteverdi** signée par le metteur en scène new-yorkais Ted Huffman. On y retrouve la scénographie spartiate de **Johannes Schütz** (ici reprise et adaptée par **Anna Wörl)**, qui se distingue avant tout par cet énorme tube – moitié noir moitié blanc – qui reste suspendu au-dessus des protagonistes la soirée durant, comme un symbole de dualité entre le bien et le mal tout autant que leur fatal destin. Mais surtout **Ted Huffman** fait du vrai théâtre en musique, crée des personnages de chair et de sang, travaillés par l'ambition, et soumis à l'impitoyable dictature de leurs pulsions. Le physique des chanteurs permet de les dénuder et de faire parler leurs corps, à l'instar de la scène "trioliste" entre Poppée, Néron et Lucain, quand le duo final s'avère également d'un rare érotisme.



Presque entièrement renouvelée par rapport aux représentations aixoises, la distribution se montre du même haut niveau. A commencer par le contre-ténor étasunien **Ray Chenez** qui compose un Néron névrotique et sadique, avec un regard et une expression inquiétants, et qui convainc sans réserve autant par le jeu, très vif, que par le chant, d'une exceptionnelle autorité. A ses côtés, **Catherine Trottmann** peut paraître un peu trop charmante, douce et sincère pour incarner la manipulatrice et carnassière Poppée – car comment ne pas fondre devant la beauté de la voix et la musicalité sans faille de l'artiste, la jeunesse, la beauté et la sensualité qu'elle dégage, notamment dans les nombreux baisers et caresses qu'elle échange avec l'Empereur romain.

C'est également une grande émotion que suscitent la plénitude et la chaleur du timbre de la mezzo française **Victoire Bunel** (en Octavie) : son « *Disprezzata regina* », comme son adieu à Rome, comptent parmi les plus intenses moments de la soirée. De son côté, la jeune basse **Adrien Mathonat** possède toute la prestance de Sénèque, avec un grain de voix superbe, et toute

la grande flexibilité exigée par ce répertoire. Déjà présent à Aix dans le personnage d'Othon, **Paul-Antoine Bénos-Djian** réitère sa performance, avec de splendides vocalises, chaque fois plus assurées et variées dans leurs inflexions. **Maïlys de Villoutreys** est une Drusilla délicieusement fruitée, tandis que le contre-ténor **Paul Figuier** campe les deux rôles de travestis que sont Arnalta et la Nourrice avec beaucoup d'aplomb, mais sans les excès habituellement liés à ces deux figures. Mentionnons, enfin, le délicieux Amour de **Camille Poul** tandis que **Sebastian Monti** (Lucain), **Thibault Givaja** (Libertus) et **Yannis François** (Le Licteur) complètent avec bonheur la distribution vocale.

Au pupitre, le chef rennais **Damien Guillon** dirige son ensemble **Le banquet céleste** avec autant de prudence philologique que de sensibilité dramatique. Malgré une instrumentation légère, il offre une lecture ample et charnue, souple, nerveuse et richement colorée de la magnifique partition de Monteverdi. Et c'est un succès amplement mérité que toute l'équipe artistique obtient au moment des saluts !

CRITIQUE, opéra. RENNES, opéra (du 1er au 8 octobre 2023). MONTEVERDI : L'Incoronazione di Poppea. C. Trottmann, R. Chenez, V. Bunel, P. A. Bénos-Djian… Ted Huffman / Damien Guillon. Photos © Laurent Guizard

VIDEO : Ambroisine Bré et Eve-Maud Hubeaux chantent « *Pur ti miro* » dans *Le Couronnement de Poppée* de Monteverdi.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 4 octobre 2023. JANACEK : L’Affaire Makropoulos. Susanna Mälkki / Krzysztof Warlikowski.

La reprise de la production de ***L’Affaire Makropoulos*** (1926) de **Leos Janáček**, imaginée par **Krzysztof Warlikowski** en 2007 et reprise plusieurs fois ensuite, est un événement à ne pas manquer, tant son travail n’a pas pris une ride, que ce soit dans la progression dramatique ou l’expression visuelle, d’une beauté plastique réglée dans le moindre détail.



Initiée au début des années 2000, la carrière lyrique de **Krzysztof Warlikowski** prit un envol considérable avec ses premières productions parisiennes, dont *Iphigénie en Tauride* de Gluck en 2006, puis *L'Affaire Makropoulos*, l'année suivante. Le parfum de scandale entourant la plupart des mises en scène proposées par le Polonais a souvent été propagé par l'incompréhension suscité par sa fascination pour toilettes et lavabos, à laquelle le présent spectacle ne fait pas exception. C'est pourtant ici un ajout qui trouve tout son sens, tant Warlikowski oppose le monde léché de la représentation sociale – ici incarné par les lignes épurées d'un superbe cinéma des années 1950 – aux réalités plus sordides de la vie privée : Emilia Marty, alias Elena Makropoulos, n'est-elle pas cette femme sans foi, ni loi, prête à tout, y compris offrir son corps au tout-venant, pour récupérer sa recette d'immortalité ?

Tout au long du spectacle, des images filmées associent l'héroïne aux grandes stars du cinéma d'antan, dont Marilyn

Monroe : c’est précisément avec sa robe soulevée par l’aération qu’Emilia Marty apparaît, soulignant autant son charme irrépressible que sa fragilité psychologique, ainsi suggérée dès le début de l’action. En experte de la dissimulation, l’héroïne se joue de tous les looks, plus glamours les uns que les autres, démontrant ainsi sa capacité à endosser tous les rôles, à l’instar d’une star de cinéma. L’exploration de son caractère, fouillé comme jamais, permet de se jouer du statisme de l’action (particulièrement présent ici), de même que la variété visuelle des différentes scènes, aux changements d’atmosphère irréels et fascinants, magnifiés par des éclairages de toute beauté (notamment lorsque la scène du cinéma se soulève pour dévoiler sa structure métallique). On aime aussi la capacité de Warlikowski à faire surgir l’émotion là où on ne l’attend pas : les deux faux duos d’amour entre Marty et son fils Albert Gregor (qui ignore tout de ses origines) sont ainsi un sommet d’intensité expressive, particulièrement quand les interprètes s’effondrent de chaque côté de la porte qui les sépare, soulignant autant leur proximité que leur impossible liaison.

C’est peu dire qu’on retrouve en **Karita Mattila** une chanteuse au tempérament bouillant, à même de faire vivre son personnage d’une folle aisance, comme jadis Angela Denoke sur le même plateau. Si la Finlandaise n’a plus l’âge du rôle, ce qui s’entend aussi au niveau du timbre fatigué, elle continue à imposer cette présence scénique à nulle autre pareil, d’une sincérité émouvante jusque dans les saluts, où sa complicité avec orchestre et public est évidente. Malgré une projection parfois limitée dans les dialogues, Mattila reste une technicienne hors pair, qui connait l’état et les limites de sa voix, pour donner le maximum de ses moyens, en toute circonstance. Face à cette grande artiste, toujours aussi émouvante, **Pavel Černoch** (Albert Gregor) s’impose à force de clarté d’articulation et de brio. Mais on aime peut-être plus encore les seconds rôles truculents, notamment le pénétrant Kolenaty de **Károly Szemerédy** ou l’irrésistible vieillard

libidineux de **Peter Bronder.** De quoi donner une vitalité théâtrale particulièrement soutenue autour de l'héroïne.

Enfin, la direction de **Susanna Mälkki** démontre encore une fois tout son amour pour ce répertoire, à force d'attention aux équilibres et de précision rythmique. A peine pourrait-on souhaiter, ici et là, une bride un rien plus relâchée pour faire davantage pétiller la savoureuse orchestration de Janáček, mais l'essentiel est là, bien porté par un **Orchestre de l'Opéra de Paris** très engagé pour l'occasion.

_____

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Bastille, le 4 octobre 2023. JANACEK : L'Affaire Makropoulos. Karita Mattila (Emilia Marty), Pavel Černoch (Albert Gregor), Johan Reuter (Jaroslav Prus), Károly Szemerédy (Maître Kolenaty), Nicholas Jones (Vitek), Ilanah Lobel-Torres (Krista), Cyrille Dubois (Janek), Peter Bronder (Hauk-Sendorf), Orchestre et Choeur de l'Opéra national de Paris, Ching-Lien Wu (chef de chœur), Susanna Mälkki (direction musicale) / Krzysztof Warlikowski (mise en scène). A l'affiche de l'Opéra National de Paris, à Bastille, jusqu'au 17 octobre 2023. Photo : Bernd Uhlig / ONP.

VIDEO : Trailer de « L'Affaire Makropoulos » de Leos Janacek selon Warlikowski à l'ONP

CRITIQUE, concert. MONACO,

Auditorium Rainier III, le 1er octobre 2023. MAHLER / TCHAIKOVSKY. Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Matthias Goerne (baryton), Nathalie Stutzmann (direction).

Tout juste une semaine après une fabuleuse exécution de la monumentale Deuxième Symphonie de Mahler (dirigée par Kazuki Yamada), l'**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** brille à nouveau de 1000 feux, mais sous la battue de **Nathalie Stutzmann** cette fois. En quelques années, la célèbre contralto française est devenue l'une des baguettes les plus recherchées au monde, tant dans le domaine lyrique (elle vient de diriger au prestigieux Festival de Bayreuth cet été !) que symphonique (elle est directrice musicale des deux grandes formations américaines que sont les Orchestres Symphoniques de Philadelphie et d'Atlanta !). Elle est accompagnée ce soir par le non moins célèbre baryton allemand **Matthias Goerne**, à qui sont dévolus – en première partie de concert – quelques-un des plus beaux *Lieder* du vaste cycle que constitue "*Des Knaben Wunderhorn*" ("'*Le Cor merveilleux de l'enfant*") de **Gustav Mahler.**



Manifestement inspirés par l’ouvrage mahlérien, chanteur et cheffe distillent une atmosphère dépouillée mais ample, façonnent un climat délicat, évocateur et affirmé à la fois, élaborent de formidables ombres et saveurs toutes mahlériennes, entretiennent avec ferveur et précision tant de sentiments et situations abordées avec douceur ou fermeté par les textes eux-mêmes – ainsi que par un **Matthias Goerne** en état de grâce. A la fois héroïque, lyrique ou fantasque, le baryton s’adapte avec ductilité aux changements imposés par chacun des textes retenus, tandis que l’OPMC s’impose en brodant sa splendide partie orchestrale, totalement indispensable à l’établissement de la magie Mahler. Du monde de la frivolité à celui de la mort, de la comptine à la légende, du drame au comique, tant le soliste que la cheffe suggèrent à merveille chaque situation avec un profond dépouillement et un tempérament mémorable. Le public monégasque fait un triomphe légitime à ces deux immenses artistes.

En seconde partie de concert, place à la finalement assez rare *Quatrième Symphonie* de **Piotr Illitch Tchaïkovsky**, généralement délaissée au profit des plus célèbres "*Pathétique*" ou *5ème*. Irréprochable de bout en bout, la phalange monégasque est un allié de choix dans cette interprétation éminemment romantique et lyrique, sous la battue de **Nathalie Stutzmann**, qui préfère l'hédonisme à l'âpreté de certaines lectures (notamment slaves). Ouvert par la fanfare de cuivres, on apprécie, dans l'*Andante sostenuto* initial, le lyrisme et le *legato* des cordes tandis que les cuivres entretiennent un sentiment d'urgence, de péril et d'accablement. La cheffe utilise les masses orchestrales pour appuyer le climat de menace sourde, sans sacrifier la clarté du discours, ni l'équilibre entre les pupitres. L'*Andantino* apporte un moment plus apaisé et insouciant, riche en nuances et variations rythmiques, sur un *tempo* assez lent où se distinguent plus particulièrement hautbois et bassons. Célèbre et très attendu, le *Scherzo* affiche une belle dynamique, particulièrement jouissive, entretenue par des *pizzicati* possédant tout le tranchant ici requis, faisant contraste avec les stridences des bois. Le *Finale*, très théâtral, parvient avec beaucoup d'à-propos à entretenir un climat d'inquiétude – avant la cavalcade finale, ardente et enflammée, ponctuée par les sonneries du destin…

CRITIQUE, concert. MONACO, Auditorium Rainier III, le 1er octobre 2023. MAHLER : *Des Knaben Wunderhorn*. TCHAIKOVSKY : *Quatrième Symphonie*. Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, Matthias Goerne (baryton), Nathalie Stutzmann (direction). Photos © Jean-Louis Neveu & Emmanuel Andrieu.

VIDEO : Nathalie Stutzmann dirige la *Cinquième Symphonie* de Tchaïkovsky (Bucarest, 2018).

CRITIQUE, concert. BRAGANCE, Théâtre municipal, le 29 septembre 2023. MOZART / BEETHOVEN. Orchestre Symphonique de la Principauté des Asturies, Esther Hoppe (violon), Nuno Coelho (direction).

La troisième édition du ***Festival international de musique "Bragança ClassicFest"*** a débuté le 29 septembre (et se poursuit jusqu'au 7 octobre), dans la ville d'art et d'histoire de Bragance, cité patrimoniale exceptionnelle dans le nord-est du Portugal, tout proche de la frontière espagnole. Sous la direction artistique **Filipe Pinto-Ribeiro**, le pianiste portugais a toujours autant à cœur d'associer de superbes lieux historiques à des programmes musicaux de haute qualité. De grands solistes et ensembles instrumentaux vont ainsi s'y succéder (soulignant l'ampleur internationale de l'événement) – comme le violoncelliste **Christian Poltera**, la soprano **Julia Muzychenko**, la violoniste **Esther Hoppe** ou encore l'**Orchestre symphonique de la Principauté des Asturies.**



Et ce sont ces deux derniers artiste et ensemble qui étaient réunis pour le **Concert d'Ouverture**, en ce vendredi 29 septembre, qui s'est déroulé dans le flambant neuf et superbe **Théâtre municipal** dont la ville s'est dotée à deux pas de son vieux cœur historique. Et ce fut une belle rencontre entre la violoniste suisse, qui a remporté nombre de prestigieux concours internationaux et qui joue sur un Stradivarius de 1722, et la formation orchestrale espagnole, basée à Oviedo, et ici dirigée par son directeur musical, le chef portugais **Nuno Coelho**.

La soirée débute avec une exécution du *Concerto pour violon N°3* de **W. A. Mozart**, que la jeune violoniste interprète avec élégance et classicisme, sans jamais forcer le trait ni brutaliser le phrasé. La sonorité est chaude et sensuelle, et le léger *vibrato* très expressif. Le premier mouvement sonne avec beaucoup de naturel et d'évidence, avec une cadence très intense, et l'*Adagio* se montre aussi chantant que poétique. Quant au *Rondo* final, irréprochable techniquement et

stylistiquement, il enthousiasme surtout pour la spontanéité et la véhémence qu'**Esther Hoppe** y introduit.

Puis la célébrissime et très attendue *Symphonie n° 5* de **Ludwig van Beethoven** occupe à elle seule la seconde partie. S'ouvrant sur le thème du Destin, omniprésent, rudement décliné sans rallentando, l'*Allegro con brio* impressionne par son énergie canalisée dans une belle progression contrastée, suivant un phrasé tranchant, tout en relief, aux accents haletants, aux attaques âpres et décisives où se singularisent cors, hautbois, cordes – et tout particulièrement d'excellentes contrebasses ! Dans l'*Andante,* cette ardente lecture de la part du jeune et talentueux chef lusitanien **Nuno Coelho** ne faiblit pas, grâce notamment à de sublimes cordes graves (altos, violoncelles, contrebasses) et de beaux contre-chants de la part de la petite harmonie. L'*Allegro* suivant, suspendu pendant un temps par une attente interrogative bien agencée, laisse bientôt éclater son énergie dans un grand *crescendo* superbement maîtrisé annonçant l'*Allegro final*, vainqueur, débordant de lumière (les cuivres…) – et que certains ont voulu rapprocher du final de *Fidelio* qui lui est contemporain, issu il est vrai de la même veine héroïque.

C'est un torrent d'applaudissements qui s'abat sur la phalange asturienne, amplement mérité, de la part d'un public totalement conquis et qui se lève comme d'un seul homme dès les dernières mesures. Et devant tant d'enthousiasme, la phalange espagnole s'est pliée volontiers au jeu du bis en lui offrant une *Danza ritual del fuego* de **Manuel De Falla** tout simplement diabolique !

Et, nous n'en doutons pas, le même succès devrait couronner les deux derniers concerts de la manifestation musicale portugaise, les 6 & 7 octobre, avec la venue de l'excellente soprano russe **Julia Muzychenko** pour un récital lyrique (le 6), puis le lendemain une exécution du fameux *Carnaval des animaux* de **Camille Saint-Saëns**, avec une pléthore de magnifiques solistes (**Filipe Pinto-Ribeiro** au piano, **Pascal Moraguès** à la

clarinette, **Amia Janicki** au violon…).

CRITIQUE, concert. BRAGANCE, Théâtre municipal, le 29 septembre 2023. MOZART / BEETHOVEN. Orchestre Symphonique de la Principauté des Asturies, Esther Hoppe (violon), Nuno Coelho (direction). Photos © Rita Carmo.

VIDEO : L’Orchestre symphonique de la Principauté des Asturies interprète la *7ème Symphonie* de Ludwig van Beethoven